



"Le bestiaire biblique. Panorama et figures significatives"

Wénin, André

ABSTRACT

La Bible évoque souvent les animaux. Plus de cent cinquante sortes y sont nommées. Certaines sont bien connues, d'autres mal identifiées. De quelques-unes, même, on ne connaît qu'un nom hébreu dont on ne voit pas à quoi il correspond, les traducteurs antiques faisant preuve d'un embarras semblable à celui des philologues modernes. C'est à décrire ce monde foisonnant des animaux de la Bible que cet article est consacré. Après une rapide revue de l'ensemble des données, on s'attarde à des bêtes dont l'image est davantage chargée symboliquement, puis à quelques autres particulièrement liées à la figure du Christ dans le Nouveau Testament.

CITE THIS VERSION

Wénin, André. *Le bestiaire biblique. Panorama et figures significatives*. In: A. Neuberg, *Bestiaire d'Ardenne. Les animaux dans l'imaginaire des gallo-romains à nos jours*, Musée en Piconrue : Bastogne 2006, p. 29-41
<http://hdl.handle.net/2078.1/127563>

Le dépôt institutionnel DIAL est destiné au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques émanant des membres de l'UCLouvain. Toute utilisation de ce document à des fins lucratives ou commerciales est strictement interdite. L'utilisateur s'engage à respecter les droits d'auteur liés à ce document, principalement le droit à l'intégrité de l'œuvre et le droit à la paternité. La politique complète de copyright est disponible sur la page [Copyright policy](#)

DIAL is an institutional repository for the deposit and dissemination of scientific documents from UCLouvain members. Usage of this document for profit or commercial purposes is strictly prohibited. User agrees to respect copyright about this document, mainly text integrity and source mention. Full content of copyright policy is available at [Copyright policy](#)

Le bestiaire biblique.

Panorama et figures significatives

André WÉNIN

L'arche de Noé ! Un couple de chaque espèce y est introduit en vue de sa conservation après le déluge qui va ramener la terre au chaos... Par-delà le caractère anecdotique de l'épisode de la Genèse, derrière l'image d'Épinal qui orne la chambre de tant d'enfants, l'arche offre une puissante évocation du rêve de paix qui habite les rêves de chacun – ce n'est pas par hasard qu'elle trône au début de la Genèse. C'est que, sous l'égide de l'homme juste qu'est Noé, les animaux de l'arche se contentent du menu végétarien initialement prévu par Dieu pour les vivants (Gn 1,29-30 ; 6,21). Cohabitant pacifiquement sous la garde d'un pasteur débonnaire, ils ne se mangent pas entre eux.

C'est une même vision d'harmonie universelle que le prophète Isaïe entrevoit pour les temps messianiques. Lorsque viendra le nouveau David et qu'il aura assuré la paix en faisant régner la justice, « le loup habitera avec l'agneau, le léopard se couchera près du chevreau ; le veau, le lionceau et le bétail engrainé seront ensemble, un jeune garçon les conduira. La vache et l'ourse auront même pâture et leurs petits même couche ; le lion, comme le bœuf, mangera du fourrage. Le nourrisson jouera sur l'antre de la vipère, et le bambin mettra sa main dans le trou de l'aspic » (Is 11,6-8).

La Bible évoque souvent les animaux. Plus de cent cinquante sortes y sont nommées. Certaines sont bien connues, d'autres mal identifiées. De quelques-unes, même, on ne connaît qu'un nom hébreu dont on ne voit pas à quoi il correspond, les traducteurs antiques faisant preuve d'un embarras semblable à celui des philologues modernes. C'est à la description de ce monde foisonnant des animaux de la Bible que ces pages sont consacrées. Après une rapide revue de l'ensemble des données, je m'attarderai à des bêtes dont l'image est davantage chargée symboliquement, puis à quelques autres particulièrement liées à la figure du Christ dans le Nouveau Testament.



L'Arche de Noé. Gravure extraite de Den Bibel. Tgeheel Oude en de Nieuwe Testament [...], Anvers, Willem Vorsterman impr., 1534. Folio III recto. Dépôt de la fabrique d'église de Longlier au Musée en Piconrue.

En feuilletant le bestiaire biblique

Il n'est guère étonnant qu'un peuple comme Israël qui n'a pas le pied marin ne parle guère des poissons dont le grouillement est parfois figure de fécondité et de vie abondante (Ez 47,9-10). Et la Bible en parlerait encore moins s'ils ne faisaient partie de l'ordinaire des riverains du lac de Galilée dans les évangiles (Lc 5,4-7 ; Mt 13,47-50). Mis à part le grand poisson de Jonas, sur lequel on reviendra (Jon 2,1-2.11). Les autres espèces sont mieux représentées.

Bétail en pagaille

L'élevage étant l'une des activités principales du peuple de l'Ancien Testament, il n'est pas étonnant qu'il y soit souvent question de bétail. Le petit bétail est composé de

chèvres et de brebis, un symbole du peuple dont Dieu est le berger, quand ce n'est pas le roi Messie (2 S 24,17 ; Ez 34 ; Jn 10,1-16). Ces bêtes sont élevées pour le lait, la laine (ou les poils) et les peaux, non pour être mangées. Elles constituent en effet la richesse du propriétaire. Si celui-ci tue une bête – de préférence un mâle –, c'est pour offrir un repas à un hôte ou un sacrifice à Dieu (Jg 13,15-20). Seuls un roi comme Salomon peut s'offrir le luxe d'élever des bêtes pour la consommation de la cour, en plus de ce que ramène la chasse (1 R 5,3).

Les bovins sont également bien représentés : les bœufs sont élevés comme bêtes de labour (1 R 19,19) et de trait (2 S 6,6), de même que les vaches (1 S 6,7) qui sont parfois symbole de fécondité (Gn 41,26). Quant au taureau, dont le prix en fait un animal privilégié des sacrifices, c'est la puissance qui le caractérise, qu'elle soit employée pour féconder (Jb 21,10) ou pour détruire (Dt 33,17). Son cousin sauvage, le buffle, a des cornes redoutables (Ps 22,22) et sa vigueur est légendaire (Nb 23,22). Les porcs sont des animaux impurs (Lv 11,7) ; c'est déchoir que de devoir les garder (Lc 15,15).

Il y a encore les montures. Parmi elles, avec ou sans char, le cheval est très souvent associé à la guerre (Jos 11,4) : Salomon en dote son armée pour augmenter sa force de frappe (1 R 5,6). L'âne est plus pacifique. Signe antique de richesse et de prestige (Jg 10,4), il est, avec la mule et le mulet, une monture de chef (1 R 1,33). Il est aussi un moyen de transport commode pour les humains (Ex 4,20) comme pour les marchandises (Gn 42,26). Le chameau – en réalité le dromadaire – est utilisé comme monture (Gn 24,64), mais plus souvent comme transporteur au long cours au service des caravaniers (Gn 37,25 ; 1 R 10,2).

Volatiles à tire d'aile

Pour rester encore un instant avec les animaux proches de l'homme, il faut mentionner rapidement le coq « intelligent » (Jb 38,36) qui, selon la prière matinale des juifs, peut discerner le jour de la nuit ; c'est son chant qui scande le reniement de Pierre dans les récits de la Passion de Jésus (Mc 14,30.72). La poule n'apparaît qu'une fois, quand Jésus se compare à elle qui cherche à rassembler ses poussins sous ses ailes (Mt 23,37). Les cailles sont une nourriture appréciée au désert (Ex 16,13), les passereaux font figure d'oiseaux craintifs (Os 11,11) de même que la colombe au plumage d'argent et d'or (Is 38,14 ; Ps 68,14). La cigogne niche sur les arbres (Ps 104,17). Le corbeau, noir comme la chevelure d'une fille de là-bas (Ct 5,11), signale à Noé la fin du déluge (Gn 8,7), et nourrit Élie au torrent de Kerit (1 R 17,4-6).



Aigle-lutrin. XIX^e siècle. Église Saint-Michel de Neufchâteau. Photo Musée en Piconrue, avril 2006.

Aigle-lutrin. 1372. Église Sainte-Catherine de Houffalize. Détail : l'aigle, symbole divin, terrasse le Mal, représenté par un dragon. Photo Musée en Piconrue, mars 2006.



L'oiseau comme tel est symbole de liberté (Pr 6,5 ; Ps 124,7). Mais aucun volatile n'égale l'aigle dont le vol se perd dans l'azur (Pr 30,19) et dont la vue est perçante : « L'aigle s'élève, il place son nid sur les hauteurs. Dans les rochers il demeure et passe la nuit, sur une dent de rocher, une forteresse. De là, il épie sa proie ; de loin, ses yeux l'aperçoivent. » (Jb 39,27-29)

À un tel rapace, il est vain de vouloir échapper (Jb 9,26 ; Ha 1,8). Dans ces conditions, on comprend qu'il soit parfois un symbole royal (Ez 17). Dieu lui-même se compare à l'aigle, dans son souci de protéger et de guider son peuple (Ex 19,4 ; Dt 32,11). Un autre rapace est associé au malheur et à la destruction (Dt 28,49) : c'est le vautour qui se repaît de cadavres (Mt 24,28). Aux ruines des maisons et des villes sont encore associés l'autruche et le hibou (Is 13,21 et 34,12-13).

Bêtes des champs et autres fauves

Parmi les vivants qui peuplent l'espace terrestre avec l'humanité, il y a bien sûr aussi les animaux sauvages. Daim, cerf, biche, chevreuil, gazelle, bouquetin se rencontrent ici et là dans les textes ; leur viande semble appréciée (1 R 5,3). En particulier, la biche et la gazelle sont renommées pour leur agilité et leur vitesse, et pour la liberté que celles-ci leur donnent (2 S 2,18 ; Ps 18,34) ; il leur arrive d'être citées comme modèles de grâce et de beauté (Pr 15,19 ; Ct 2,9).

Les fauves ne manquent pas non plus dans la Bible, puissants, voire cruels. La force du lion est telle que seuls des hommes d'exception peuvent l'affronter (Pr 30,30 ; Jg 14,6 ; 1 S 17,34-36). Le léopard ou la panthère sont tout aussi terribles, la vitesse en plus (Os 13,7 ; Ha 1,8). Quant à l'ours, il est redouté à l'instar du roi de la jungle (Am 5,19) et sa femelle est réputée intraitable quand on touche à ses petits (2 S 17,8 ; Os 13,8). Les loups sont des prédateurs bien connus (Gn 49,27 ; Ez 22,27) qui font fuir les gardiens de troupeau (Jn 10,12) ; comme aux renards, on leur prête la faculté de ruser (Ez 13,4 ; Mt 7,15). Il est aussi souvent question des chiens, un animal le plus souvent errant et malfamé (Ex 22,30 ; Ps 59,7) si bien qu'il est objet de mépris (Ph 3,2) et que son nom peut servir d'injure (2 S 16,9). Ce n'est que rarement qu'il apparaît comme animal de compagnie (Tb 6,1 ; Mt 7,27-28).

On ajoutera ici les reptiles dont la morsure est fatale aux bêtes (Gn 49,17) comme aux hommes (Nb 21,6). En règle générale, ils sont perçus comme mortellement dangereux et font peur (Ex 4,3). À côté des serpents, on mentionne ainsi la vipère et le cobra (Jb 20,16), l'aspic (Pr 23,32) et le scorpion (Dt 8,15 ; Ap 9,3). Les hommes faux et retors leur sont souvent comparés, dans la mesure où leur pouvoir de nuire apparaît aussi insidieux et puissant que celui des serpents (Ps 58,4-5 ; 140,4 ; Lc 3,7). On reviendra plus loin sur la figure générique.

Insectes et autres bestioles

Dernière catégorie du bestiaire biblique, les petites bêtes sont moins représentées. Dans l'arsenal punitif de Dieu, on trouve néanmoins quelques bestioles isolément inoffensives, mais aux effets ravageurs quand elles attaquent en nombre. Parmi les fameuses plaies d'Égypte, celles des grenouilles (Ex 8,1-2), des moustiques (Ex 8,13) et des taons (Ex 8,20) ne sont certes pas parmi les plus terribles, mais elles n'en causent pas moins des désagréments de taille. Les nuées de sauterelles amenées par le vent de YHWH seront plus dévastatrices, ravageant toute la végétation du pays (Ex 10,13-15). Cet insecte représente d'ailleurs un péril redouté du peuple de la Bible (Dt 28,38 ; 2 Ch 7,13), au point que l'ennemi envahisseur leur est parfois comparé (Jg 6,5 ;

*Les grenouilles – la deuxième plaie d'Égypte (Ex 8,1-25). Illustration extraite de *Récits d'Histoire sainte*, Texte et illustrations de Louise Le Vavasseur, Tours, Mame, 1935.*



Jl 1,4). Il figure en bonne place dans les fléaux décrits dans l'Apocalypse, où les sauterelles prennent les traits de chevaux menés au combat par un chef nommé Destruction (Ap 9,7-12).

À côté de ce fléau, d'autres petites bêtes sont plus inoffensives. Le rat (ou la souris) est déjà vu comme un vecteur de maladie (1 S 6,5) ; les frelons comme les abeilles sauvages sont efficaces pour mettre en fuite les ennemis (Dt 1,44 ; Jos 24,12). Quant au ver, en s'attaquant aux végétaux, il les fait sécher ou les fait pourrir (Ex 16,20 ; Jon 4,7). Aussi est-il symbole de mort et de corruption (Mc 9,48). Il est également évoqué quand il s'agit de petitesse et de faiblesse humaine (Ps 22,7 ; Jb 25,6).

Enfin, deux insectes s'attirent les louanges des sages de la Bible pour leurs qualités : l'abeille et la fourmi. La première est appréciée pour son miel (Jg 14,8) qui coule avec le lait dans la terre promise (Ex 3,6) ; la seconde est un modèle de prévoyance (Pr 30,25). Toutes deux sont une leçon pour l'être humain : « Va vers la fourmi, paresseux, considère ses voies et deviens sage. [...] Ou va vers l'abeille et apprends combien elle est travailleuse et comme est sérieux le travail qu'elle effectue » (Pr 6,6.8, selon le grec).

Quelques animaux sous la loupe

Après avoir feuilleté le bestiaire de la Bible, il faut revenir à certaines de ses pages pour s'y arrêter un instant. Quelques animaux, en effet, jouent un rôle significatif et méritent davantage d'attention.

La colombe

On ignore souvent qu'un livre de l'Ancien Testament porte le nom d'un animal, la

colombe : le prophète Jonas (héb. *yônah*), celui qui, selon la légende relatée dans ce livre, s'enfuit sur les mers plutôt que d'aller à Ninive proclamer le message de son Dieu, puis se retrouve dans le ventre d'un grand poisson. Une fois régurgité, c'est de

mauvais gré qu'il se rend là où l'envoyait YHWH, pour y lancer son appel à la conversion. Mais alors que sa prédication rencontre un réel succès puisque Ninive se repent, Jonas se désespère de voir Dieu pardonner aux ennemis de son peuple. Ce curieux prophète, qui incarne un Israël jaloux de ses privilèges, doit-il son nom à son caractère ? Le prophète Osée compare en effet son peuple inconstant à une « colombe ingénue qui ne sait pas ce qu'elle veut » (Os 7,11).

La colombe qui fait son nid dans les rochers (Jr 48,28) est également associée aux amours.

Colombe du Saint-Esprit. Abat-son de la chaire de vérité de l'église Saint-Lambert de Rosières. Photo Musée en Piconrue, juin 2001.

Pierre d'autel datant des premiers siècles de l'église d'Antioche. Argile (7 x 12 cm). Deux colombes y sont représentées. Coll. privée.



Dans le Cantique des Cantiques, la métaphore est utilisée par le jeune homme amoureux pour désigner tendrement celle qu'il désire plus que tout : « Lève-toi, ma bien-aimée, ma belle, viens ! Ma colombe, dans le creux des rochers, cachée dans les escarpements, fais-moi voir ton visage, fais-moi entendre ta voix, car ta voix est douce et charmant ton visage » (Ct 2,13-14). Plus loin, il ajoute : « Il y a des jeunes filles sans nombre, mais unique est ma colombe, ma parfaite ! » (6,8-9)

Mais la colombe la plus représentée est sans nul doute celle qui figure l'Esprit saint. Pourtant, il n'est présenté comme tel que dans la scène du baptême de Jésus évoquée par les quatre évangiles. « Au moment où il sortait de l'eau, Jésus vit les cieux s'ouvrir et l'Esprit descendre sur lui comme une colombe », avant qu'une voix retentisse et proclame Jésus fils bien-aimé de Dieu (Mc 1,10-11). Il y a là, sans doute, un symbole venant de l'Ancien Testament où une autre colombe plane sur les eaux : celle que Noé lâche après le déluge pour voir où en est la décrue et qui, la deuxième fois, ramène dans son bec un rameau d'olivier, signe d'une nouvelle création en germe (Gn 8,8-12). En comparant à une colombe l'Esprit qui investit Jésus au sortir des eaux dans lesquelles il vient d'être plongé, les évangélistes entendent sans doute suggérer qu'avec lui un monde nouveau est en train de naître.

Le cheval et l'âne

Un certain contraste apparaît dans la Bible entre le cheval et l'âne. Il ne tient pas au fait que le premier serait noble et l'autre moins ; ce n'est pas non plus que la docilité du cheval dompté trancherait avec l'entêtement de la bourrique. Seule l'ânesse de Balaam se montre rétive aux ordres et aux coups de son maître. Mais elle a une bonne raison pour agir ainsi. Car elle voit, elle, l'ange de Dieu à l'épée dégainée prêt à tuer Balaam, alors que ce dernier, qui se dit voyant, ne voit rien du péril mortel qui le menace. Il faudra que Dieu donne la parole à l'ânesse et qu'il ouvre les yeux du prophète pour qu'enfin ce dernier reconnaisse son erreur, rétablissant indirectement le droit de sa fidèle monture (Nb 22,22-34).

Pour en venir au contraste entre cheval et âne, si la Bible les oppose c'est parce que le premier au contraire du second est un animal intimement lié à la guerre, emblème de la puissance destructrice d'une armée, qu'il soit monté ou attelé (Ex 14,9 et 15,1 ; Dt 20,1). Une splendide strophe du livre de Job le décrit vigoureux, fier, téméraire (Jb 39,29-35) :

« Est-ce toi qui donnes au cheval la bravoure
Et revêts son cou d'une crinière ?
Le fais-tu bondir comme la sauterelle ?
Son fier hennissement répand la terreur.
Il piaffe dans le vallon, joyeux de sa force,
Il s'élance au-devant des armes.
Il se rit de la peur, il n'est pas effrayé,
Il ne recule pas face à l'épée.
Sur lui retentissent carquois,
lance flamboyante et javelot.
Quand il s'ébranle et frémit, il dévore l'espace.
Il ne peut se contenir quand résonne le cor.
À chaque sonnerie de cor, il crie : Ah !
De loin, il flaire le combat,
Le tonnerre des chefs et le cri de guerre. »

Cette dimension guerrière vaut au cheval de figurer en bonne place dans l'imagerie de l'Apocalypse. De diverses

Cavalier de l'Apocalypse.
Voûte de l'église de Bourcy.
Photo Musée en Piconrue.



couleurs, montés par des cavaliers, les chevaux portent partout la guerre et la destruction (Ap 6,1-8 ; 9,17-19) jusqu'à la victoire décisive remportée par le Cavalier « fidèle », une image du Christ triomphant des forces du mal et de la mort (Ap 19,11-21).

Certes, il arrive que le cheval serve simplement de monture, en général pour des personnages importants (Est 6,11 ; Qo 10,7). Mais sur ce point, l'âne n'a rien à lui envier. Il est en effet la monture des gens de haut rang (Jg 10,4 ; 1 S 9,3-6), voire de chefs et de rois (2 S 13,29 ; 1 R 1,33), ce qui n'exclut pas qu'il puisse rendre les mêmes services à des gens plus ordinaires (Gn 22,3 ; 1 S 25,20). C'est le prophète Zacharie qui exploite le plus explicitement la différence entre les deux animaux pour parler de la douceur du Messie, ce roi juste et pacifique (Za 9,9-10) :

« Exulte d'allégresse, Fille de Sion, lance des cris, Fille de Jérusalem ! Voici ton roi, il vient à toi : il est juste et vainqueur, humble et monté sur un âne, sur un ânon, le petit d'une ânesse. J'écarterai d'Ephraïm les chars, et de Jérusalem les chevaux ; les arcs de guerre seront écartés. Il parlera de paix aux nations... »

L'image est reprise et développée en récit par les quatre évangélistes dans la scène du récit de l'entrée de Jésus à Jérusalem juste avant la Passion. Matthieu est le plus précis, qui cite le texte du prophète (Mt 21,1-11 ; voir Jn 12,14-16). On a ici la trace de ce que, pour la première Église, à la suite de Jésus lui-même peut-être, l'oracle de Zacharie a constitué une clé de lecture importante pour la compréhension de la mission de Jésus, le Messie qui, confronté à la violence des hommes, reste fidèle jusqu'au bout à la douceur et à l'idéal de paix dont il était porteur.

Un veau, un jeune taureau

L'histoire est souvent représentée : se croyant abandonnés par Moïse qui ne redescend pas de la montagne où il est monté il y a presque quarante jours, les Israélites demandent à Aaron de leur faire des dieux qui marchent à leur tête. Sur ce, le frère de Moïse fond un veau – un taurillon, pour être exact – et le façonne au burin. En le découvrant, Israël dit y reconnaître ses dieux qui, précise-t-il, « t'ont fait monter du pays d'Égypte ». Aaron construit alors un autel et annonce une fête pour YHWH, qu'il identifie de la sorte à la statue (Ex 32,1-5). Ce récit connu – le fameux « veau d'or » – est, dans la Bible, le prototype de l'idolâtrie, péché fondamental du peuple de l'alliance. C'est comme tel qu'il est rappelé par Moïse dans le Deutéronome, et son châtement est raconté comme exemplaire (Ex 32,19-20 ; Dt 9,7-21).

Mais que représente au juste cet animal ? Dans le Proche-Orient ancien, le taurillon sert couramment de figure ou de piédestal à une divinité. Il est associé en particulier au dieu cananéen de l'orage, Baal ou Hadad, ce qui n'est pas sans logique. En effet, le jeune taureau est un animal tout en puissance. Et de même que l'orage apporte la pluie qui fertilise la terre mais détruit ce qu'il frappe de l'éclair, de même le taurillon est fort d'une puissance de fécondation pleine de vigueur mais est également capable de tuer avec une violence d'autant plus aveugle qu'elle est sans nécessité chez un herbivore. Bref, orage et taurillon déploient l'un comme l'autre une puissance de vie et de mort. Mais c'est de manière imprévisible et arbitraire qu'ils le font, au point qu'on les craint et qu'on cherche à s'en protéger.

Il est vraisemblable que ce qui a inspiré l'histoire du veau d'or, c'est le culte syncrétiste du royaume d'Israël qui, huit siècles avant l'ère commune, vénérât YHWH dans des sanctuaires où un taurillon figurait sans doute son marchepied (1 R 12,26-32 ; Os 8,5) – ; le prophète Osée s'en moquera, du reste (Os 13,2), de même que le psalmiste qui stigmatise avec ironie ce peuple qui « échange sa gloire (son Dieu) contre l'image du bœuf mangeur d'herbe » (Ps 106,20). Toujours est-il que l'histoire est restée gravée dans les mémoires comme le type du péché consistant à transgresser les deux pre-

miers interdits du décalogue en adorant d'autres dieux ou en faisant des images sculptées de Dieu (Ex 20,3-5). Plusieurs écrits bibliques s'y réfèrent explicitement, en insistant toutefois sur la miséricorde de Dieu qui se laisse fléchir par la prière de Moïse et pardonne aux rebelles de son peuple (Ps 106,19-23 ; Ne 9,11-19 ; voir aussi Ac 7, 39-41).

L'ambivalence du serpent

Même si le serpent du jardin d'Éden a souvent été assimilé à Satan, cet animal garde dans la Bible l'ambivalence qu'il a souvent dans les cultures méditerranéennes. Du reste, même le tentateur d'Ève est présenté comme astucieux, détenteur d'une certaine sagesse (Gn 3,1), ce qui explique qu'il soit parfois considéré davantage comme un initiateur que comme un être malfaisant. Toutefois, dans la tradition biblique, et surtout post-biblique, le serpent de la Genèse est unanimement décrié comme celui qui mène les humains à leur perte en les coupant de leur Créateur. C'est contre lui que Dieu combat comme il l'a promis solennellement (Gn 3,15). Aussi, à la fin de la Bible, après une ultime tentative consistant à faire périr le Messie (Ap 12,1-9), « l'antique serpent, le Diable ou le Satan » est enchaîné avant d'être précipité à jamais dans l'étang de feu qui signe sa défaite définitive (Ap 20,2-3.10).



Le discours biblique concernant cet animal est pourtant contrasté. Si sa langue fourchue est attribuée au menteur (Ps 58,4-5) et si son venin est létal (Nb 21,6), son astuce et sa finesse n'en sont pas moins un modèle proposé par Jésus à ses disciples : « Voici – leur dit-il –, je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. Soyez avisés comme les serpents et candides comme les colombes » (Mt 10,16). Par ailleurs, le pouvoir de nuire

Serpent enroulé autour d'une croix. Gravure extraite de Den Bibel. Tgeheel Oude en de Nieuwe Testament [...], Anvers, Willem Vorsterman impr., 1534. Folio L1 recto. Dépôt de la fabrique d'église de Longlier au Musée en Piconrue.

du serpent a ses limites. Ainsi, les témoins du Christ ressuscité n'ont rien à craindre d'eux : ils peuvent aller jusqu'à les prendre en main sans subir de dommage (Mc 16,18 ; Ac 28,3-5).

Tel est déjà le pouvoir de Moïse. Jeté à terre, son bâton se change en dangereux serpent. Repris par la queue, il redevient bâton (Ex 4,1-5). Or, en lien avec la Parole divine, ce bâton semble conférer à Moïse un certain pouvoir sur les forces cosmiques, celles dont dépendent la vie et la mort (Ex 8,13 ; 9,23 ; 14,16). Une même ambivalence réapparaît dans l'épisode du serpent d'airain. Pour avoir soupçonné Dieu de vouloir le faire mourir dans le désert, Israël meurt de la morsure de serpents. Mais à la demande du peuple et sur ordre de Dieu, Moïse élève un serpent de bronze en haut d'une hampe. « Et si un homme était mordu, conclut le texte, il regardait le serpent d'airain et il vivait » (Nb 21,4-



Vierge foulant au pied le serpent. Peinture. Coll. Musée en Piconrue.

9). Est-ce le serpent qui donne vie, ou le regard confiant ? Il est difficile de le dire avec assurance, même si une relecture postérieure opte pour la seconde possibilité (Sg 16,5-7).

Dans la reprise que l'évangile de Jean fait de ce récit du livre des Nombres, le serpent est clairement une image du Christ en croix : « De même que Moïse a élevé le serpent au désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ait vie éternelle » (Jn 4,14-15). Un salut homéopathique, en quelque sorte, si l'on songe au péché de l'Éden et à la tentation fatale du serpent.

Quelques monstres

Il faut dire un mot des monstres qui émaillent les écrits bibliques de genre apocalyptique, essentiellement Daniel et l'Apocalypse de Jean. On y relève par exemple un lion aux ailes d'aigle, un ours tenant ses côtes entre ses dents, un léopard ailé à quatre têtes et une bête terrible aux dents de fer, avec dix cornes portant des yeux (Dn 7,3-8). Deux autres monstres hybrides hantent les pages de l'Apocalypse : un dragon rouge feu à sept têtes ornées des mêmes cornes à yeux, dont la queue balaie les étoiles et dont la gueule vomit un fleuve (Ap 12,3-4.15), ainsi qu'une bête à sept têtes et dix cornes couronnées, ressemblant à une panthère à pattes d'ours avec une gueule de lion (13,1-3). Une prostituée la chevauche (17,3).



Lion et bœuf ailés. Voûte de l'église de Bourcy. Photo Musée en Piconrue.

Les descriptions sont bien celles de monstres et, sans guide, il n'est pas aisé de décrypter ces images. Heureusement, les écrits où ils figurent ébauchent pour nous une signification. Il s'agit de pouvoirs tyranniques et violents, « monstrueux », dirions-nous, dans la mesure où leur pouvoir, dévorant au sens propre, ignore tout droit et persécute quiconque ne plie pas devant eux. L'inhumanité de ces pouvoirs est adéquatement décrite dans ces portraits inimaginables et pourtant si réels au sein de l'histoire humaine – des événements du xx^e siècle l'ont tragiquement rappelé.

Mais si les apocalypses bibliques s'attardent à ces monstruosité effrayantes, c'est pour affirmer qu'en fin de compte, la puissance divine l'emportera pour la libération de tous ceux qui auront refusé de pactiser avec elles. Déjà, les monstres Béhémoth et Léviathan, décrits avec force détails dans le livre de Job et en qui d'aucuns reconnaissent le crocodile et l'hippopotame, figurent des forces du mal que Dieu tient sous sa maîtrise (Jb 40,15-41,26). Le psalmiste va jusqu'à dire que Dieu les a créés pour jouer avec eux (Ps 104,26) et Isaïe en annonce la défaite (Is 27,1). Le fait que le juste Daniel échappe aux lions affamés de la fosse où il a été jeté manifeste en effet que tel est le pouvoir de

Dieu : fermer la gueule aux fauves jusqu'à ce qu'elle s'ouvre à nouveau pour dévorer les hommes qui leur ressemblent (Dn 6,1-25).

Le Messie et les animaux

Si l'ânon est déjà intimement lié à la figure du Messie dont il est la monture selon l'oracle de Zacharie et ses reprises néotestamentaires, et si, d'après saint Jean, le serpent peut figurer paradoxalement le Fils de l'homme élevé de terre, d'autres animaux reçoivent un sens symbolique dans le Nouveau Testament en lien avec la figure du Christ.

Le lion de Juda

On vient de le voir avec Daniel : le « guerrier des animaux » (Pr 30,30) apparaît dans l'Ancien Testament comme un tueur redoutable, un animal à combattre. David s'est taillé une réputation de lutteur en affrontant le lion pour défendre le troupeau de son père dont il a la garde, comme il a bravé ensuite Goliath pour délivrer Israël, le troupeau de Dieu (1 S 17,34-37). C'est ce fait d'armes libérateur qui le révèle à Israël et lui ouvre l'accès à la royauté (1 S 18,6-8). Avant lui, Samson avait aussi tué un lion à mains nues. Mais c'était pour gaspiller ensuite sa force dans des querelles aussi personnelles que mesquines et stériles (Jg 14). Cela dit, le lion en embuscade, prêt à rugir et à déchirer (Ps 10,9 ; 17,12 ; 22,14), c'est aussi l'image du violent (Ps 57,5) que le roi Messie doit combattre et mâter pour faire régner la justice et la paix (Ps 72,4.12-14 ; Is 11, 4-7).

Pourtant, l'Apocalypse qualifie le Messie, le rejeton de David, de « lion de la tribu de Juda » (Ap 5,5). Mais on se souviendra que, dans l'imagerie commune, le lion est un animal royal. Salomon lui-même ne décore-t-il pas son trône majestueux de quatorze figures de lions (1 R 10,19-20), image de la puissance qui se dégage de sa personne ? Pourtant, si le Messie est appelé lion de Juda, ce n'est pas exactement en ce sens.

L'image vient de la fin de la Genèse. Juda, le fils de Jacob, l'ancêtre de la tribu qui porte son nom, s'entend dire par son vieux père parlant du lit où il va s'éteindre : « Juda est un jeune lion. Du carnage, mon fils, tu es monté. Il s'est agenouillé, s'est tapi comme un lion, et comme une lionne – qui le fera lever ? » (Gn 49,9). Ces quelques mots évoquent en réalité l'évolution de l'homme Juda dans l'histoire qui précède : après avoir, à la tête de la fratrie, vendu son frère Joseph comme esclave, après avoir trompé son père sur le sort de ce fils bien-aimé, il a fait naître la fraternité dans cette famille. Le jeune lion s'est donc détourné du carnage ; il est devenu une force tranquille, débonnaire. Voilà, continue Jacob, ce qui lui vaut le sceptre (Gn 49,10), le bâton de commandement qui reviendra au Messie, son descendant, comme l'annonce le prophète Balaam qui reprend à son sujet la même image de lion apaisé (Nb 24,7.9).

Tel est le sens du titre de « lion » conféré au Christ par l'auteur de l'Apocalypse. Mais d'autres animaux sont associés à des moments cruciaux de l'itinéraire de Jésus Messie : en plus de la colombe liée, on l'a vu, à son adoption par Dieu comme Fils au baptême, le bœuf et l'âne sont liés à la crèche, l'agneau à la Passion, et le poisson à la résurrection.

Un âne et un bœuf ?

Ces deux animaux – qui l'ignore ? – ne figurent pas dans les récits évangéliques de la naissance de Jésus, même pas dans celui de Luc qui fait naître le Messie dans une crèche à Bethléem. La tradition le veut ainsi, en particulier depuis François d'Assise, l'inventeur des « crèches vivantes », mais cela n'a pas de fondement dans le Nouveau Testament.

En revanche, il n'est pas impossible que l'Ancien Testament ait fourni la base à cette tradition. Dans le livre d'Habaquq, le prophète s'adresse à YHWH en disant : « J'ai craint ton œuvre : au milieu des années, fais-la vivre ! au milieu des années, fais-la connaître » (Ha 3,2). Le traducteur grec semble avoir lu l'hébreu autrement et l'a rendu comme suit : « au milieu de deux animaux, tu te feras connaître ». Mais pourquoi le bœuf et l'âne ? Peut-être à cause de l'oracle inaugural du livre d'Isaïe (Is 1,2-4) :

Cieux, écoutez ! Terre, prête l'oreille ! Car YHWH parle.
J'ai fait grandir et j'ai élevé des fils,
Mais ils se sont révoltés contre moi.
Le bœuf connaît son propriétaire,
Et l'âne la mangeoire de ses maîtres.
Israël ne connaît pas, mon peuple ne comprend pas. [...]
Ils ont abandonné YHWH, ont méprisé le Saint d'Israël.

Le bœuf et l'âne sont là, avec la mangeoire, ou « crèche ». Ce mot de la version grecque de ce texte, *phatnè*, est utilisé par Luc dans le récit de la naissance de Jésus : « Et (Mariam) enfanta son fils premier-né, elle l'emballota et le coucha dans une mangeoire... » (Lc 2,7)¹.

Dans la tradition postérieure, ce mot a servi de lien entre les deux textes, selon un procédé courant dans l'exégèse ancienne. Voilà comment l'âne et le bœuf sont entrés dans la scène de Bethléem, ce qu'atteste l'évangile apocryphe du pseudo-Matthieu (IV^e siècle). Peut-être cela a-t-il quelque relent antijuif, au départ. Car le texte d'Isaïe met sérieusement en cause le peuple d'Israël, incapable de reconnaître son Dieu et à qui font la leçon, pour ainsi dire, deux animaux capables d'une élémentaire gratitude. La présence de l'âne et du bœuf dans la crèche pourrait faire allusion au peuple qui n'a pas reconnu son Messie, au contraire de bergers marginaux et de mages étrangers.

Un grand poisson

À l'autre extrémité de la vie du Christ, un autre animal sert à évoquer la résurrection. C'est le grand poisson vomissant le prophète Jonas. L'explication est fournie par un dialogue rapporté dans l'évangile de Matthieu. Aux scribes et pharisiens qui demandent un signe, Jésus répond par un refus, annonçant néanmoins le signe de Jonas. Il ajoute, citant en partie Jon 2,1 : « De même que Jonas fut dans le ventre du monstre marin trois jours et trois nuits, de même le Fils de l'homme sera dans le sein de la terre trois jours et trois nuits » (Mt 12,40). La résurrection de Jésus étant plusieurs fois annoncée dans le même évangile pour le troisième jour après sa mort (Mt 16,21 ; 17,23 ; 20,19 ; 27,64), le rapprochement est aisé. Les Pères de l'Église se sont d'autant moins privés de le faire que le poisson était devenu un des symboles du Messie, par le jeu d'acrostiche sur le mot désignant cet animal en grec : *ichthus*.

I	<i>Ièsous</i>	Jésus
CH	<i>CHristos</i>	Christ
TH	<i>THeou</i>	de Dieu
U	<i>Uios</i>	fil
S	<i>Sôter</i>	Sauveur

L'iconographie animale des premiers siècles chrétiens ne laisse pas d'étonner, par le foisonnement de son inventivité et le pouvoir suggestif de rapprochements qui, loin d'être formels, sont perçus comme les témoins de l'unité du plan de Dieu et du mystère du Christ.

L'Agneau de Dieu

La figure animale qui synthétise le mieux l'unité de ce mystère, c'est certainement l'agneau. Racontant ce qu'il est convenu d'appeler le début de la « vie publique » de Jésus, l'évangéliste Jean présente d'emblée celui-ci, par la bouche du Baptiste, comme « l'agneau de Dieu qui porte le péché du monde ». Il ajoute qu'il a vu l'Esprit descendre sur lui, et il le confesse comme l'élu de Dieu (Jn 1,29-34). L'allusion est claire pour qui connaît le livre d'Isaïe : il y est question d'un serviteur élu par Dieu et qui a reçu son Esprit (Is 42,1). Dans le poème dit « du serviteur souffrant », le prophète montre cet être portant les fautes et les souffrances du peuple (53,4-5.12) et il le compare à un agneau : « Maltraité, il s'humilie, il n'ouvre pas la bouche, comme l'agneau conduit à la boucherie ; comme une brebis devant ses tondeurs, muette, il n'ouvre pas la bouche » (53,7). Parce qu'il s'interpose face aux violents qui se déchaînent injustement contre lui, parce qu'il refuse de céder lui aussi à la violence (53,9), ce serviteur « agneau » sera exalté par Dieu (52,13) et en lui les pécheurs trouveront la guérison (53,5).

Derrière ce serviteur de Dieu, le familier du Nouveau Testament voit sans peine se dessiner la silhouette de Jésus. Rien d'étonnant, puisque cet oracle d'Isaïe a puissamment influencé l'interprétation que les premières communautés chrétiennes ont donnée de la vie et de la Passion de Jésus à la lumière de la foi en sa résurrection. Mais sur cette figure, le récit de la Passion du quatrième évangile en greffe une autre : celle de l'agneau pascal dont les os ne sont pas brisés (Jn 19,33-35 reprenant Ex 12,10) et dont le sang versé libère les Israélites de l'Exterminateur frappant l'Égypte au cours de la nuit pascalle (voir Ex 12,13). Ainsi, selon l'évangile de Jean, le sang de Jésus ouvre-t-il au croyant les portes de la vie éternelle (Jn 6,53).

Ces considérations permettent de saisir de quoi parle l'Apocalypse quand elle évoque l'Agneau, un de ses personnages centraux. En effet, le « lion de Juda, le rejeton de David » qui est victorieux sur la mort, apparaît sous les traits d' « un Agneau debout,



Agneau de l'Apocalypse. Tabernacle de l'église de Chantemelle. Photo Musée en Piconrue, avril 2006.



Agneau en colère de l'Apocalypse. Voûte de l'église de Bourcy. L'Agneau du sixième sceau, aurolé, tend le livre descellé. Photo Musée en Piconrue.

comme égorgé » (Ap 5,5-6) : debout dans la position du ressuscité, égorgé parce qu'ayant connu une mort violente, « sur le trône » de Dieu car exalté comme seigneur de l'histoire. De celle-ci, il peut révéler le sens, « car tu fus égorgé et tu libéras par ton sang des hommes de toute race, langue, peuple et nation » (5,9). Aussi sa présence suscite-t-elle la louange unanime des créatures : « Il est digne, l'Agneau immolé, de recevoir puissance, richesse, sagesse, force, honneur, gloire et louange » (5,12). Aussi peut-il devenir le pasteur de ceux qu'il sauve (7,17).

Les quatre vivants

L'agneau immolé debout sur le trône est entouré entre autres par quatre animaux, littéralement « vivants » qui ont connu une fortune considérable dans l'iconographie chrétienne. L'Apocalypse les emprunte à la vision inaugurale du livre d'Ézéchiel. Là, leur aspect est nettement plus fantastique, chaque animal étant doté de pieds de veau et ayant quatre ailes – deux jointes et deux autres collées au corps – et autant de mains humaines. Ils ont encore quatre faces différentes, une d'humain, une de lion, une de taureau et une d'aigle (Ez 1,6-11).

C'est cette dernière différence qui caractérise ceux que l'on nomme communément les quatre vivants² de l'Apocalypse : « Au milieu du trône et tout autour, quatre vivants remplis d'yeux devant et derrière.

Le premier vivant est comme un lion, le deuxième vivant est comme un jeune taureau, le troisième vivant a comme un visage d'homme, et le quatrième vivant est semblable à un aigle en plein vol. » (Ap 4,6-7) Intimement liés au trône divin, leur rôle est à la fois d'adorer Dieu et de chanter sa sainteté à l'instar des séraphins de la vision d'Isaïe (Is 6,3, voir Ap 4,8 ; 19,4) mais aussi de proclamer leur désir de la venue du Messie victorieux (Ap 6,1-7).

Aucun texte biblique ne lie ces êtres aux quatre évangélistes. La tradition, pourtant, est ancienne, même si, jusqu'au IV^e siècle, les Pères ne s'accordaient pas sur les attributions. Finalement, depuis saint Jérôme, le choix s'est stabilisé et a été expliqué par une carac-

Saint Marc, saint Luc et saint Jean. Église de Bœur (Houffalize). Statues en bois (hauteur ± 30 cm). Chaque évangéliste est représenté avec l'animal qui le symbolise – Marc le lion, Luc le bœuf et Jean l'aigle (saint Mathieu, quant à lui, est représenté par un homme ailé). Dépôt de fabrique d'église de Bœur au Musée en Piconrue.



téristique du début de l'évangile en question. L'être à visage humain représente Matthieu en raison de la naissance humaine de Jésus située par la généalogie qui ouvre le livre. Le lion est associé à Marc, à cause de la « Voix qui crie dans le désert » mentionnée en Mc 1,1-3. Luc est représenté par le taureau des sacrifices parce que l'évangile s'ouvre avec la figure du prêtre Zacharie. Enfin l'aigle renvoie à Jean par association avec l'élévation du Verbe divin et de la prédication de l'apôtre.

Ces Vivants de l'Apocalypse ont été vus aussi comme symboliques de quatre moments clés de la vie du Christ : le vivant à face d'homme pour l'incarnation, le taureau sacrificiel pour la crucifixion, le lion puissant pour la résurrection, et l'aigle pour l'ascension. Beau témoignage de la fécondité des images...

- 1 Notons que, plus loin, l'évangéliste associe le bœuf et l'âne à la mangeoire, mais le contexte est tout autre puisqu'il s'agit d'une question de Jésus à un chef de synagogue qui l'a critiqué pour avoir guéri une femme le jour du sabbat : « chacun de vous, pendant le sabbat, ne délie-t-il pas de la crèche son bœuf ou son âne pour le mener boire ? » (Lc 13,15).
- 2 En hébreu biblique comme en grec, *animal* se dit « vivant » (héb. *hayyâ*, gr. *zôon*).

Bibliographie sommaire

- « Les Animaux dans la Bible », in *Les Dossiers de la Bible*, 58 (juin 1995).
- P.-M. BOGAERT, e.a. (éd.), *Dictionnaire encyclopédique de la Bible*, Turnhout, Brepols, 2002, 3^e éd. rev.
- P.-M. BOGAERT, « Les Quatre Vivants, l'Évangile et les évangiles », in *Revue Théologique de Louvain*, 32 (2001), p. 457-478.
- O. BOROWSKI, *Every Living Thing : Daily Use of Animals in Ancient Israel*, Walnut Creek CA, Division of Sage, 1998.
- O. CAIR-HÉLION, *Les animaux de la Bible. Allégories et symboles*, Neyront, Éd. du Gerfaut, 2004.
- G.S. CANSDALE, *Animals of Bible Lands*, Exeter, Paternoster Press, 1970.
- B.J. COLLINS (éd.), *A History of the Animal World in the Ancient Near East*, Leiden, Brill, 2002.
- D.N. FREEDMAN, *Anchor Bible Dictionary*, 6 vol., New York – London, Doubleday, 1992.
- R.M. GRANT, *Early Christians and Animals*, London – New York, Routledge, 1999.
- O. KEEL et Th. STAUBLI, «*Im Schatten Deiner Flügel*». *Tiere in der Bibel und im Alten Orient*, Freiburg, Universitätsverlag, 2001.
- R. WHITEKETTLE, « Where the wild things are : primary level taxa in Israelite zoological thought », in *Journal for the Study of the Old Testament*, 93 (2001), p. 17-37 ; « All creatures great and small : intermediate level taxa in Israelite zoological thought », in *Scandinavian Journal for the Old Testament*, 16 (2002), p. 163-183 ; « Rats are like snakes, and hares are like goats : a study in Israelite land animal taxonomy », in *Biblica*, 82 (2001), p. 345-362.

Sites Internet (consultés en déc. 2005) :

- <http://www.newadvent.org/cathen/01517a.htm> (Catholic Encyclopedia on CFD-Rom),
<http://www.christiananswers.net/dictionary/animals.html> (WebBible Encyclopedia)